

Le ciel de Bay City - Catherine Mavrikakis

Mathieu Bélisle

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

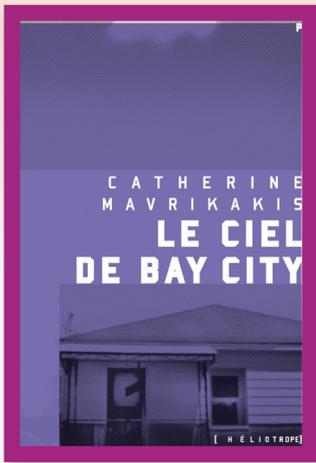
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélisle, M. (2020). Le ciel de Bay City - Catherine Mavrikakis. *L'Inconvénient*, (80), 14–14.



Le ciel de Bay City

Catherine Mavrikakis

La grande force de ce roman est de concentrer dans une histoire le trait le plus phénoménal de la culture américaine : son désir de se défaire du passé, d'incarner le lieu du *pur commencement*. Toute expérience d'émigration provoque une rupture, révélée par la difficulté de concilier la mémoire de ce qu'on est avec l'exigence de ce qu'on est appelé à devenir. Les efforts d'intégration n'empêchent pas le passé de resurgir, comme le montre le roman *Solal* d'Albert Cohen, où un jeune Juif établi en France décide, honteux de ses origines, de loger dans les caves de son château sa famille venue le visiter, comme pour maintenir secrète la part la plus irréductible – et la moins recevable – de son identité. Mavrikakis réinvente avec bonheur cette image en la transposant dans un quartier ouvrier du Michigan : la jeune Amy, dont la mère et la tante ont échappé, enfants, à une rafle nazie, fait un jour dans le sous-sol du bungalow familial la rencontre de deux fantômes, cachés dans un réduit, ceux de ses grands-parents morts à Auschwitz. Ces fantômes bougent à peine, se contentent du silence et de l'obscurité, présence discrète en même temps que scandaleuse, comme si la mémoire congédiée avait cette seule oubliette où reposer.

Cette étrange découverte suscite en Amy des sentiments contradictoires : la pitié, puisqu'elle a compris que sa mère et sa tante étaient des survivantes, que leur amnésie volontaire répondait au désir sincère de s'intégrer, de devenir pleinement américaines ; mais surtout la révolte, puisqu'elle sait que l'Histoire n'a pas été effacée, seulement refoulée, que de nouveaux malheurs, de nouvelles névroses l'attendent, comme si la mère ne s'était pas tant libérée du passé qu'elle n'avait condamné sa fille à le porter à sa place. La découverte de ce passé refoulé mène Amy à d'autres découvertes, au fait que c'est l'Amérique *tout entière* qui est fondée sur cette volonté d'effacement : dans l'esprit de la jeune femme, les cheminées des usines qui se dressent

dans le ciel de Bay City, celles de Ford, célèbre sympathisant nazi, deviennent des répliques des cheminées d'Auschwitz, les grandes chaînes de commerces qui incitent à consommer et à jeter sont le rappel d'une nature saccagée, les villes et les autoroutes sont autant de signes d'un territoire confisqué. Bref, Amy doit assumer non seulement le poids de son histoire familiale, mais celui de l'histoire de l'Amérique, comme si le refoulement spectaculaire auquel chacun se livrait dans ce Nouveau Monde avait trouvé dans sa personne son unique déversoir.

La réponse d'Amy à ces découvertes est paradoxale : pour punir sa mère et sa tante de leurs mensonges et délivrer les fantômes de ses aïeux, elle décide de brûler sa maison, corps et biens, l'équivalent d'un autodafé, d'un holocauste à l'échelle privée. Elle agit ainsi en véritable Américaine, menant l'entreprise d'effacement jusqu'au bout de sa logique. Ce crime lui fait pourtant éprouver une culpabilité analogue à celle que sa mère et sa tante avaient ressentie : celle de la survivante. Dès lors, Amy a beau s'établir dans une nouvelle ville et recommencer sa vie, son passé continue de la hanter et le mal de se répandre, « tentaculaire ». Elle devient pilote de ligne, nomme sa fille Heaven, se projette dans les étoiles, comme pour échapper à l'insoutenable gravité de son destin, mais elle comprend – c'est la terrible leçon des attentats du 11 septembre – que le mal peut venir du Ciel, y compris des avions, que tout ce qui s'élève doit retomber, les gratte-ciels comme les cendres des morts qui ont brûlé. La promesse de l'Amérique est donc « impossible, démente » : la volonté d'oublier condamne à se répéter, et condamne la mémoire à s'encombrer de nouveaux fantômes à pleurer. ■

Mathieu Bêlisle